
Adresse de la commune de Commercy (Meuse) qui fait hommage d'une adresse où elle applaudit à la proclamation de l'Être Suprême, lors de la séance du 20 messidor an II (8 juillet 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Adresse de la commune de Commercy (Meuse) qui fait hommage d'une adresse où elle applaudit à la proclamation de l'Être Suprême, lors de la séance du 20 messidor an II (8 juillet 1794). In: Tome XCII - Du 1er messidor au 20 messidor An II (19 juin au 8 juillet 1794) pp. 471-475;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1980_num_92_1_26027_t1_0471_0000_2

Fichier pdf généré le 30/03/2022

mandent : nos cœurs ont souffert ; nous avons partagé les alarmes de la République en apprenant les attentats du crime ; votre conservation nous rassure. Lycurgue, [blessé] par un scélérat, acheva le bonheur de Sparte ; vous fixerez, sous le glaive, les destinées de la France ; l'amour, la justice, la reconnaissance, élèvent pour vous, dans l'avenir, un trophée de gloire et d'immortalité. Elle envoie, en même temps, le procès-verbal de la fête célébrée le 20 Prairial.

Mention honorable, insertion au bulletin et renvoi au comité d'instruction publique (1).

[Commercy, s.d.](2)

« Représentans du peuple,

Le conseil général de la commune de Commercy vous félicite d'avoir prévenu le vœu des Français républicains, en décrétant l'existence de l'Être Suprême et l'immortalité de l'âme, et en mettant à l'ordre du jour la justice, les mœurs, toutes les vertus. C'est le devoir d'un grand peuple de professer hautement une doctrine que ses désirs insinuent et que ses lumières commandent. Avec ce dogme simple et ses vertus, le Français heureux montre aux nations du globe la source du bonheur ; il devra à ses représentans la gloire d'éclairer le monde et d'instruire l'univers.

Achievez votre ouvrage, LÉGISLATEURS, vous dont la renommée porte déjà en triomphe les noms révéérés.

Nos cœurs ont souffert, nous avons partagé les allarmes de la République, en apprenant les attentats du crime. Votre conservation nous rassure. Puisse le châtement des traitres arrêter désormais les pervers !

Armez vous de courage, INTRÉPIDES MONTAGNARDS. Un grand peuple vous contemple et attend de vous son salut. Lycurgue blessé par un scélérat acheva le bonheur de Sparte ; vous fixerez sous le glaive les destinées de la France.

Solon, Numa, en instituant des Peuples circons-crits, méritèrent les honneurs de la postérité. Vous donnez à un peuple immense des lois plus sages : l'amour, la justice, la reconnaissance, élèvent pour vous, dans l'avenir, un trophée de gloire, d'immortalité.

Arrête le conseil général de la Commune que la présente adresse sera imprimée avec le procès-verbal de la Fête de l'Être Suprême, envoyée à la Convention nationale, et distribuée dans le département ».

P.c.c. ; ARNOULD (mairie), TROTIN (secrét.)

[P.V. de la fête du 20 prair. II]

Les fêtes sont les jouissances du peuple. Quand une Nation se régénère, elle adapte à ses goûts les solennités qu'elle se crée, et ses plaisirs deviennent piquants comme ses institutions sont nouvelles.

En applaudissant au génie qui imagina nos fêtes, nous nous empressons d'exécuter la loi qui les or-

donne. La première, celle de l'Être Suprême, vient d'être célébrée dans cette commune, avec l'enthousiasme d'un peuple libre qui révère majestueusement l'Auteur de la nature. L'objet en étoit grand, la cérémonie fut pompeuse. L'affluence du peuple annonça son allégresse, et dans la démonstration de son hommage, il signala toute la joie de son cœur.

Annoncée la veille par une salve de canon et par une musique guerrière, la fête s'ouvrit le matin par le même prélude.

A l'heure fixée, le cortège se rendit de la Maison Commune sur la place de la Révolution, où les dépôts des 5^e et 6^e régimens de Dragons étoient, avec la garde nationale, en ordre de bataille.

La marche ouverte par les enfans des écoles conduits par leurs instituteurs, étoit suivie de groupes de vieillards, de cultivateurs, avec les instrumens aratoires, de militaires sans armes, etc...

La société populaire précédoit les Autorités constituées, les rangs étoient confondus, comme les cœurs étoient unis. La gendarmerie nationale fermoit la marche, suivie des groupes de femmes et de filles. Dans chacun des groupes le plus ancien d'âge portoit la bannière dont l'inscription les caractérisoit.

Le cercle se forma autour de l'arbre de la liberté, et après un hymne patriotique, chanté par un chœur de musiciens et de jeunes citoyennes parées des insignes de la liberté, et des couleurs de la Nation, le Maire proclama la loi relative aux fêtes nationales. Il fit ensuite un discours éloquent et applaudi ; nous en citons ces phrases :

« Les manœuvres obscures des ennemis de la République propageoient l'athéisme et le matérialisme, et en dégradant l'humanité anéantissoient la pratique des vertus, arrêtoient les élans du patriotisme.

« La Convention nationale, toujours attentive à faire prospérer notre souveraineté, à rendre florissante notre liberté reconquise, vient, par un sage décret, de consacrer l'existence de l'Être Suprême et l'immortalité de l'ame. Union indivisible, obéissance à la Loi, amour de la vertu, horreur du vice, voilà, CITOYENS, les offrandes dignes de cet Être bienfaisant...

« Loin de nous, banissons à jamais les affreuses maximes de ces hommes sacrés et barbares, qui, pour soutenir les prétendus droits de Dieu, étoient d'autant moins avarés du sang humain, qu'ils se flattoient davantage que le leur seroit respecté...

« Bénissons celui dont la sagesse, corrigeant nos institutions, et leur donnant une assiette inébranlable, a prévenu le désordre, au milieu des volcans qui sembloient devoir combler notre misère...

« Touchés, attendris, reconnoissons de ses bienfaits, ne le prions pas. Que pourrions-nous lui demander ? Ne nous a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connoître, la liberté pour le choisir ? Source de justice et de vérité, il est grand, il est bon, et sa bonté est encore au-dessus de sa grandeur.

« Non, il ne prit jamais intérêt à des mots insignifiants, aux gestes, aux genuflexions, à l'habit ridicule des prêtres. Pourquoi s'agenouiller, se raccourcir en sa présence ? Pouvons-nous être trop grand à ses yeux ? Le culte qu'il demande est celui du cœur. Il veut être adoré en esprit et en vérité. C'est le devoir de tous les hommes qui ne peuvent méconnoître son existence.

(1) P.V., XLI, 94. B^m, 20 mess. et 22 mess. ; J. Sablier, n° 1425 ; Débats, n° 659.

(2) C 308, pl. 1199, p. 36. Imprimé par Denis, à Commercy.

« Fixons-nous, CITOYENS, au culte public que la Convention vient de déterminer dans sa sagesse. En jurant de l'observer, jurons encore, en présence de l'Être Suprême, de maintenir la liberté, l'égalité, l'indivisibilité de la République; jurons de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang ».

Après le discours du maire et un hymne à l'Éternel, le cortège dirigea sa marche vers le Temple, en traversant, aux accords d'une musique harmonieuse, les rues que décoraient les étendards flottans et les signes de la République.

Un hymne républicain fut chanté à l'Être Suprême dans le Temple de son nom. Le citoyen, en y entrant, vit avec plaisir, en place d'antiques et tristes nécrologes, ces inscriptions patriotiques :

Au Grand Être.

L'éclat de l'univers ne pourroit qu'éblouir;
Peu faits pour le comprendre et faits pour en jouir;

Adorons, pleins d'amour, l'Être qui le dirige :
Son Auteur seul connoît le secret du prodige.

Existence de l'Être Suprême.

Vois l'immense univers; ce superbe étalage
Montre de l'Immortel, l'existence et l'ouvrage.

Immortalité de l'âme.

L'âme, présent du ciel, de ses fers affranchie,
Revit impérissable, à son principe unie.

Peuple souverain.

Peuple, il faut t'obéir; ton pouvoir vient de naître;

En détruisant les rois, tu deviens ton seul maître.

Arbitre de ton sort, n'obéissant qu'aux lois,
Admire avec orgueil ton empire et tes droits.
Libre avec la nature, et fier de ta victoire,
Ne sers que la patrie et l'auteur de sa gloire.

Amour conjugal.

Douce et pure union, tu fais à l'homme heureux
Multiplier son être et remplir tous ses vœux !

Armées de la République.

Un peuple de Héros que guide la victoire,
Affranchira la terre, en se couvrant de gloire.

Convention Nationale.

Vous, les Pères du peuple et de la liberté,
Nous vous devons nos lois, la sainte égalité;
Grâce ! ne vante plus tes héros et tes sages,
Le Sénat de la France efface tous les âges.
Rome enchaînant les rois, laissoit le monde aux fers,

En frappant les tyrans, vous sauvez l'univers.

Le tyran frappé de mort.

Le fer est suspendu sur la tête du traître
Qui voudroit un despote, ou chercheroit un maître.

Factieux anéantis.

Fédéralisme infâme; opprobre de la France !
Meurs, écrasé du poids de sa juste vengeance.

Aux Français.

Quelle gloire, Français ! devenus souverains,
Du monde encore stupide, arrêtez les destins.
Déployez vos efforts; que la terre attentive
De vous apprenne enfin à n'être plus captive.
Pensez que vos ayeux, d'un tel destin jaloux,
S'il n'étoit accompli, en rougiroient pour vous.

Triomphe du peuple.

La libre indépendance étoit anéantie,
Sans ta force, ô Montagne ! et ton puissant génie.

Magistrats.

Ecoutez, magistrats, nous respectons vos droits;
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois.

Agriculture.

Ton travail, laboureur, soutien de la Patrie,
Entretient l'espérance, alimente la vie.
Homme utile et sacré, né libre et fier de l'être,
L'honneur est ta richesse et la loi ton seul maître.

Digne de nos respects, père de mille enfans,
Vois, accueille à tes pieds nos cœurs reconnoissans.

Instruction.

Les mœurs, l'esprit, le cœur soignés par la culture,

Embellissent les dons qu'accorde la nature.

Morale, Lois.

A l'étude des mœurs, joignons l'étude des lois,
Le peuple sera bon, juste et sage à la fois.

Beaux-Arts.

Tout art est citoyen dans notre unique Empire :
Le talent s'y produit, le génie y respire.

Dans la France nouvelle, un essor vif, ardent
De la masse électrise un actif mouvement.

Mille travaux hardis, à la splendeur passée
Vont donner plus d'éclat, de gloire, de durée.

Fondation de la République.

Quelle gloire, Français ! Le peuple Souverain
Aujourd'hui fait la loi, vit, meurt républicain

Empire de la Vertu.

O Vertu ! du méchant tu fais tous les supplices :
Parois, de l'homme bon tu seras les délices.

Aux Nations.

Peuples, vous renaîtrez. La France est affranchie :

Déjà plane sur vous son triomphant génie.

Secouez de vils fers; un effort courageux

Vous rendra tous humains, libres, égaux, heureux.

Que l'univers devienne un seul corps respectable,
Au grand Être soumis, à soi-même admirable.

Indigence secourue.

Tu sais, Français humain, environner d'honneur,
Et combler de bonté le pauvre et le malheur.

Vieillesse respectée.

Un grand peuple, ô vieillards ! a du respect pour vous,

Vivez contents, heureux, honorés parmi nous.

Ces vers furent lus avec satisfaction. On entendit avec autant d'intérêt la prière prononcée par un élève de l'Institution littéraire conservée par le District et la municipalité de cette commune :

« Une grande Nation te révère, ô toi, suprême arbitre du monde ! Ce beau jour est celui de ta gloire et de nos hommages. Mille Temples s'ouvrent, s'embellissent pour ton culte, chez un peuple enfin devenu libre. Tu l'aides à tirer la liberté du sein des tempêtes, comme tu fis éclore du cahos ton plus bel ouvrage. Vois comme il triomphe de se sentir reproduit, rajeuni, comme il s'élançe vers toi plein d'algresse pour te consacrer sa jouissance, et te faire un trophée de sa conquête.

« O souverain Dominateur ! ton existence brille à tous les yeux, et nous te reconnoissons. Quelle autre main pouvoit azurer la voûte tendue si pompeusement sur l'univers, et en dessiner les splendeurs, créer le soleil, astre toujours le même et toujours nouveau, donner aux cieus leurs mouvemens, aux

saisons leurs cours, et à tous les êtres le miracle de la reproduction ?

« Toi seul, ô père des siècles et des jours, des fleurs et des fruits, Maître du tonnère et de la nature, toi seul pouvoit produire les merveilles qui sont tes jeux, les richesses, les beautés que tu surpasses ! Le plus petit insecte se découvre et l'intelligence de Newton se démontre. Ah ! si tu n'étais pas, l'âme inquiète désireroit que tu fusses, et ce seroit la tâche du génie de te deviner et de t'inventer.

« Superbe émanation de ton être, nous sommes comme toi immortels, incompréhensibles. O Tout-puissant ! élève, électrise en nous le sentiment d'une prééminence émanée de ta grandeur. Tes bienfaits nous arrivent avec les rayons de ton soleil, et tes faveurs, avec les pluies de tes nuages. Aussi, dans la sainte yvresse de nos transports, l'admiration nous saisit, l'amour nous enflamme, la profonde vénération nous pénètre.

« Puisqu'un jour, dans la carrière de la vie, il nous faut cesser d'être, que ton sein nous ouvre le foyer de ta lumière, et nous rende heureux par le secret de ta connoissance.

« Achève ton ouvrage, ô Dispensateur de tous les dons ! Ajoute au présent de la liberté celui des vertus, pour un peuple immense que tu protèges et qui t'adore. Que l'harmonie des cieus l'engage à l'union des cœurs, et le calme de la nature à la paix de la société ! Qu'il se signale par la justice et le respect des lois, comme il excelle par la valeur et l'amour de la patrie !

« Fort de ton secours, qu'il déconcerte la ligue de ses ennemis par l'énergie de son courage. Qu'ils soient domptés par la terreur de ses armes, anéantis par la continuité de ses victoires !

« Mais un vœu plus humain te plaira davantage et flattera plus des Français. Aide-nous, O Être Suprême ! aide-nous, en éclairant les peuples par l'insinuation de nos principes, à leur persuader tes faveurs et nos avantages. Ami des hommes, tu créas le bonheur pour tes favoris. Ils seront heureux quand il n'y aura qu'une famille dans l'univers, comme il n'y a qu'un maître dans la nature ».

Un hymne chanté à l'Éternel couronna cette prière et un officier municipal, dans un discours philosophique sur l'existence de l'Être Suprême et l'immortalité de l'âme, fixa l'attention par de grandes idées.

« Le Décret de la Convention — disoit l'orateur — en traçant les premiers devoirs de l'homme, les présente comme le seul hommage à offrir au grand Être, et l'immortalité de l'âme, annonce que la vertu ne peut être sans récompense. Cette profession de foi, dégagée des erreurs de la superstition, vous délivre, citoyens, des êtres imaginaires placés par l'ambition et l'intérêt entre Dieu et vous ; elle vous débarrasse des cérémonies ridicules et gênantes, rassemblées pour vous tromper et vous dépouiller. Ce décret solennel fait disparaître à jamais cette troupe de jongleurs avides de richesses, qui peignoient le maître de la nature avec les couleurs de la vengeance, tandis que vous ne pouvez le concevoir que sous les traits de la douceur et de la bonté...

« L'idée de l'existence de l'Être Suprême est liée à la morale ; elle tend à rendre les hommes meilleurs, et quoique l'expérience prouve assez qu'il en est de méchants, nous concevons avec peine comment il est possible qu'il en existe. Privés de l'estime

publique, forcés de se mésestimer, en proie aux remords de leur conscience, exposés à l'œil sévère de la justice, comment peuvent-ils continuer à marcher de crimes en forfaits ? La pente au mal est donc bien entraînant pour qui a fait le premier pas ?

« Combien au contraire est consolante l'idée de l'homme de bien ! Il jouit à chaque instant, il lit sur tous les visages les droits qu'il s'est acquis sur tous les cœurs. S'il languit quelquefois méprisé, calomnié, il se console par la confiance que lui inspire sa conduite, consacrée au bonheur de ses semblables...

« Le régulateur de l'univers, le créateur de l'homme et de tous les êtres, n'éprouve aucune des passions humaines. Nous ne le connoissons que par ses bienfaits. Il nous a donné la vie, il nous la conserve. Il a laissé l'homme libre de faire le bien ; il l'a créé avec un moyen sûr de distinguer le mal. Le législateur de la Perse et de l'Inde, Zoroastre, avoit écouté ses leçons quand il disoit : « dans le doute si une action est juste, abstiens-toi ».

« Tu méconnus ce précepte salutaire, tu étouffas le cri de ta conscience, toi qui fis le mal. Ce n'est pas à l'Auteur de la nature que tu dois recourir pour apaiser tes remords. Répare les dommages que tu causas à ton frère, prouve-lui qu'un instant d'erreur te fis méconnoître ses droits et ton devoir...

« Ne nous le dissimulons pas, CITOYENS, celui qui a eu le malheur de nuire à autrui, a une grande tâche à remplir. Non seulement il doit s'efforcer de réparer ses torts, il doit encore travailler à convaincre la société qu'il aspire à l'honneur d'être un jour replacé au nombre des bons citoyens.

« Mais je m'abuse, je combats des chimères. Vous êtes tous frères, tous vous aimez à faire le bien ; vos actions se dirigent toutes vers l'utilité commune. Cette utilité commune est la boussole du Républicain, le principe des vertus humaines, le fondement des législations. Elle ne cesse d'inspirer vos représentans en mettant à l'ordre du jour les mœurs, la probité, la justice.

« En proclamant l'existence de l'Être Suprême et l'immortalité de l'âme, ils vous fournissent le développement des sentimens qui les animent, qui les dirigent. C'est au milieu des dangers de tout genre, c'est sous le fer des assassins, qu'ils s'occupent, sans relâche, à vous rendre heureux et libres.

« Combien grande ne doit pas être la reconnaissance du Peuple français pour des hommes qui, au milieu des travaux immenses que nécessite la défense de la République, ne cessent d'avoir les yeux ouverts sur la classe précieuse des défenseurs de la patrie, de leurs parens, des cultivateurs, des indigens de tout âge, de tout sexe. Secours abondans, moyens de devenir propriétaires, tout est employé pour améliorer leur sort. Combien ils sont grands, ces fondateurs de la République française !

« Le but auquel ils tendent, c'est d'affermir l'empire de la liberté, de l'égalité, de la justice ; de propager la raison, d'épurer les mœurs, de développer les principes de bienfaisance, d'en faire l'application avec équité, en un mot, de faire régner la vertu.

« Combien ils sont supérieurs à ces orgueilleux Sénateurs de Rome, qui détrônoient les tyrans pour distribuer les couronnes, pour asservir les peuples ; tandis que les législateurs de la France renversent les trônes pour rompre les fers des hommes, pour leur restituer leurs droits.

Les Grands de Rome épouisoient les Provinces, dépouilloient les peuples pour corrompre et réduire à l'esclavage leurs propres concitoyens.

« Nos braves Montagnards vivant sans faste, dédaignant l'or et les honneurs, ne respirent que pour la liberté et le bonheur de la France. Secondons leurs généreux efforts. Agissons de concert. L'union, l'amour de la patrie, nous rendront invincibles. L'énergie républicaine doit l'emporter sur la coalition des despotes. Déjà nos succès nous en offrent l'heureux présage, et puisse bientôt l'olivier éternel de la paix sortir de la tombe du dernier des tyrans ».

Après le discours applaudi de l'officier municipal, le maire et les autorités constituées prêtèrent le serment de vivre libres ou de mourir, et de reconnoître le seul culte décrété par la Convention nationale.

Le maire alloit inviter le peuple à prononcer le même serment, à prendre la même détermination, quand un cri général prévint son zèle et montra que la commune n'avoit qu'un esprit, un cœur, une volonté.

Les mêmes voix s'unirent ensuite pour chanter l'Eternel, au milieu des sons guerriers et de l'harmonie des instrumens.

Du Temple, on se rendit dans le même ordre à l'Arbre de la Liberté. Des secours furent distribués aux frères indigens, et le plaisir de donner parut encore bien au-dessus du plaisir de recevoir.

La Fête eut l'après-dîné un autre objet : les élèves de l'institution littéraire étoient préparés à un exercice public; il eut lieu dans le local des séances de la Société populaire. Les autorités constituées, en l'encourageant par leur présence, furent satisfaites des progrès de l'instruction. Nos ennemis nous accusent d'oublier les lettres, d'étouffer les Arts; les succès de nos élèves nous vengent et les confondent.

Le prologue de cet exercice est républicain comme l'instituteur, et on y reconnoit la touche de la Prière à l'Eternel et des inscriptions du Temple.

« Sous les auspices de l'Etre Suprême et en rendant hommage à sa puissance, admis à parler devant vous dans un jour dont la République s'honore, puisqu'il consacre l'existence du grand Etre et l'immortalité de l'âme, nous sentons le prix d'une aussi grande faveur, et la haute importance que vous mettez à l'instruction, nous anime d'un beau mouvement pour la suivre, d'une vive émulation pour y atteindre. Mais quels grands objets frappent ici nos regards ! Ce sanctuaire, où la liberté, trop longtemps exilée parmi les hommes, retrouve enfin son empire et signale son triomphe; cet asile où l'égalité, asservie pendant des siècles, reparoît avec éclat et ramène le bonheur; cette sanglante inscription qui retrace avec effroi le châtement des traîtres, qui perpétue la haine des tyrans, l'exécration de leur mémoire; ces images qui font revivre à nos yeux les hommes d'état immolés par la fureur, mais éternisés par la reconnaissance; ces bustes, emblèmes éternels de la nature et du génie, images vraie de l'homme pensant qui fit briller le flambeau de la raison, du savant universel qui amena par des sentiers fleuris la liberté qui lui fut chère et fit marcher à ses côtés l'égalité si douce; ce phare éclatant qui rallie les Républicains, la Montagne, foyer de lumière, d'où partent les rayons qui éclairent le monde, et la foudre qui gronde sur les trônes; ces

maines amies qui signalent l'harmonie, le concert, l'union, la fraternité. CITOYENS, que dirai-je encore ? Ce Temple du peuple, où la société si digne de son nom commande le respect des loix, l'amour de la Patrie, l'enthousiasme de la République, en donnant l'exemple de ses leçons; ce comité protecteur et redoutable qui soutient, qui anime les bons, qui surveille et fait trembler les méchants; les Administrateurs, les magistrats du souverain, ces hommes que la voix publique avoue, ces pères du peuple, dont la présence est partout une leçon vivante de justice, de zèle, de grandeur d'âme, de patriotisme; tout ici nous en impose, tout élève nos âmes, aggrandit nos idées, nous fait désirer de n'être pas indignes d'élever la voix dans un local aussi respectable, de paroître devant de tels juges et de répondre à leur attente. Si nous ne méritons pas d'éloges pour nos succès, nous obtiendrons peut-être des encouragemens pour nos efforts. Glorieux, enthousiastes du choix de nos études, en nous exerçant dans les langues savantes (osons le dire avec un secret orgueil et une confiance assurée), nous apprenons l'histoire des hommes fameux que la France régénérée surpasse, la morale des législateurs célèbres que nos représentans embellissent et perfectionnent. Non, les Curius, les Fabricius, les Cincinnatus ne sont plus les seuls Généraux sobres et redoutés, occupés aux champs et vainqueurs des ennemis. Dans ce siècle de gloire, la France a aussi ses héros dans ses citoyens. Tremblez, tyrans, le peuple combat et commande, le peuple préside et triomphe. En étudiant Lycurgue, Solon, nous admirons les sages; en lisant Robespierre, Saint-Just, Collot d'Herbois, nous croyons entendre des oracles; la Grèce même les eut pris pour des dieux. La déclaration des Droits, premier objet de nos études, en nous montrant la dignité de l'homme, nous passionne pour les idées sublimes de liberté, d'égalité. Les Républiques anciennes dont les institutions immortelles sont encore de nos jours l'étonnement de l'univers, ont exercé notre mémoire, entretenu notre admiration. Sparte, Athènes, Rome, éternel honneur des siècles les plus brillans, vous conservez parmi les nations une impérissable célébrité. Mais avec tant d'éclat, vous ne fûtes que l'aurore du grand jour amené par la République française. Les astres d'un beau matin ont précédé le soleil qui réjouit la France, qui va éclairer le globe, embrasser et épurer la nature. Les Conquérans, les monarques ont paru; l'empire du peuple commence. Le monde fut asservi, ses fers se brisent, tombent, et déjà il respire libre, égal et heureux.

« A l'étude sérieuse des Républiques nous joignons l'étude plus gaie des fêtes riantes de la Grèce et des spectacles imposans du cirque de Rome. Le peuple républicain y assistoit, et sa présence donnoit aux jeux plus d'intérêt encore qu'ils n'avoient par eux-mêmes de magnificence et de pompe. Nos auteurs grecs et latins nous donnent occasion de présenter des détails sur les langues parlées sur le globe, sur les poètes célèbres qui ont brillé dans le genre des Homères et des Virgiles, sur le règne d'Auguste, triumvir cruel et souverain chéri, sur la domination de Tibère, tyran sombre et farouche, âme paîtrie de sang et de boue.

« Des leçons de morale républicaine, des notions sur les sages et les législateurs de la Grèce, sur les merveilles du monde, sur les causes de la grandeur

et de la décadence de Rome, sur les Généraux, les Magistrats, les Armées, les Légions, les Camps, les triomphes, les habits, les repas des Romains, voilà en partie, avec l'explication des auteurs, la tâche des élèves.

« Heureux si, déjà pleins d'amour, d'enthousiasme pour la liberté, heureux si, en méritant le suffrage des juges éclairés qui daignent favoriser nos essais, nous pouvons nous promettre de leur ressembler un jour, et d'avoir comme eux les talens qui servent la Patrie, les vertus républicaines qui l'honorent ! ».

Les élèves des différentes classes remplirent l'attente des auditeurs, plusieurs la surpassèrent. L'exercice fut terminé par cet épilogue :

« Citoyens,

« Sous les auspices de l'Être Suprême nous avons paru devant vous. Vos encouragemens excitent notre émulation, enflamment notre ardeur pour l'étude. Le désir de vous plaire va redoubler nos efforts, et si aujourd'hui nous avons eu besoin de votre indulgence, un autre exercice nous méritera peut-être vos éloges.

« Instruits des principes de Lacédémone sévère, des maximes de Rome libre, prêts à étudier le gouvernement d'Athènes populaire, nous serions déjà anti-monarchiques, si nous étions encore sous l'asservissement des despotes. Mais nos fers sont brisés, et par la force d'une institution hardie, nous sommes républicains. Avec la République, nous aspirons à l'austère vertu de Sparte, à la brillante renommée d'Athènes, à la valeur, à la constance, à la fermeté de Rome.

« Effrayés peut-être par un gouvernement de terreur, rassurons-nous. Les lois de Dracon, écrites avec du sang, furent adoucies avant la fin de l'archonte. L'ordre affermi, la sûreté rétablie ramèneront la douceur nationale, la politesse et la gaieté françaises.

« La sagesse de Solon donnoit des lois, le génie de Lycurgue traçoit des plans, Romulus et Numa créoient un peuple souverain. O Français ! quelle haute destinée ! Nous possédons plus encore. Libres à peine et ne reconnoissant de maître que la loi, les législateurs parmi nous ont fixé à la liberté des bases inébranlables.

« La voix de Périclès n'étonnoit que la Grèce ; le tonnerre de nos orateurs retentit dans l'univers. Nous avons des Aristides qui signalent le triomphe de la justice, de la probité, de la vertu ; des Léonidas qui affrontent la mort en se dévouant pour la patrie ; des Miltiades, des Thémistocles qui renouvellent sur les Darius, sur les Xercès nouveaux les journées de Marathon, de Salamine.

« Liberté, égalité, vertus, mœurs, victoire ; Français ! peuple enfin démocrate, voilà notre jouissance, voilà nos richesses. En recevant de nous la paix, les tyrans y mettront le comble. Dans l'attente de leur chute et de nos derniers triomphes, CITOYENS ADMINISTRATEURS, CITOYENS MAGISTRATS, nous vous demandons une faveur, celle de nous permettre de représenter, après l'exercice qui terminera notre année littéraire, un chef d'œuvre dramatique de Voltaire, la mort de César. Ce morceau républicain, monument de l'âme forte de son auteur, de sa haine secrète contre les rois, des élans de son génie vers la liberté, ce monument interdit au théâtre français par la crainte, recherché dans les

sociétés par l'admiration, en ornant notre mémoire de la richesse de la poésie, pénétrera nos cœurs de maximes sublimes, de grands sentimens.

« *Panem et circenses*, du pain et des spectacles. C'étoit le cri du peuple romain. Si c'est aussi le vœu du peuple français, nous serons heureux d'y concourir. En voyant tomber le tyran, nous donnerons des regrets au grand homme, au vainqueur des Gaules, avec Antoine ; mais nous crierons avec Casca, avec Brutus, périsse le traître ; Vive la LIBERTÉ, vive la RÉPUBLIQUE. »

Les élèves obtinrent l'agrément des autorités constituées pour la représentation de La Mort de César. Elle aura lieu avec la distribution des prix, après l'exercice qui terminera, aux fêtes sanculotides, l'année scholastique.

P.c.c. [mêmes signatures.]

19

L'agent national de la commune de Graulhet, département du Tarn, fait passer à la Convention une adresse par laquelle le conseil-général de cette commune la félicite sur ses travaux, et lui témoigne son indignation sur l'horrible attentat dirigé contre les représentans du peuple Robespierre et Collot-d'Herbois : il y joint l'état des dons et offrandes patriotiques faits par les citoyens de cette commune, et qui consistent en une croix dite de Saint-Louis, une épaulette, une contre-épaulette de capitaine, en or ; 116 chemises neuves, 49 autres bonnes chemises, 28 paires de bas, 4 mouchoirs, 9 habits d'uniforme, une paire de guêtres noires, 1 col, 3 culottes, 4 gilets, 60 paires de souliers neufs, 97 autres paires de souliers, 30 draps, 90 serviettes, 19 nappes, 2 sabres de longueur et beaucoup d'autres, un fusil d'ordonnance avec sa baïonnette, une gibberne, 77 marcs d'argenterie, 687 livres de cuivre, 200 quintaux, métal de cloches, 200 livres de plomb ou étain, 10 quintaux de fer, et 12 quintaux de vieux linge.

Mention honorable, insertion au bulletin et renvoi au comité des Marchés (1).

20

L'agent national du district de Calais (2) annonce que des biens d'émigrés, estimés 630,646 liv. 10 s., ont été vendus 2,059,800 livres.

Insertion au bulletin, renvoi au comité des domaines nationaux (3).

(1) P.V., XLI, 94. Bⁱⁿ, 21 mess. (suppl^l).

(2) Pas-de-Calais.

(3) P.V., XLI, 95. Bⁱⁿ, 23 mess. ; J. Sablier, n^o 1425 ; M.U., XLI, 330.